

Emma

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **4 (1866)**

Heft 40

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-178925>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Grève, les Tuileries, la place de la Concorde et les Champs-Élysées étaient resplendissants de lumière. Un splendide feu d'artifice, tiré sur les quais d'Orsay et de la Conférence, avait attiré une affluence énorme ; à tel point que sur les terrasses des Tuileries et sur les ponts, des gens attendaient aussi depuis huit heures de temps. A deux heures de l'après-midi, ils étaient venus s'établir là avec des paniers de provisions pour attendre l'illumination de neuf heures du soir. Mais ici vient s'ajouter un drame affreux, épouvantable, dont je vais vous dire quelques mots.

Tout était à peu près fini ; le feu d'artifice venait d'être tiré, on s'en allait. Sur le pont de la Concorde se trouvaient 1500 à 2000 personnes serrées comme des anchois. L'entrée du pont, du côté de la Concorde, était barrée par les sergents de ville et par la troupe ; l'autre extrémité, sur le quai d'Orsay, était libre. Tout à coup, par ce côté là, se précipite (c'est du moins l'opinion générale qu'on a sur cette triste histoire) une vingtaine d'hommes ivres, bousculant tout et se ruant sur tout le monde. La foule qui est derrière eux, croyant que le passage devient libre, veut passer. Ceux de l'autre bout, contenus par la troupe, se sentent pressés, résistent, ainsi que ceux du milieu. Alors commence une mêlée horrible ; les gens s'écrasent les uns les autres, se frappent, se mordent. Et la foule opposée s'avancait toujours. La rage de ces gens qui se sentaient étouffer et mourir grandissait à chaque instant et l'on vit ces 2000 personnes serrées sur le pont se défendre avec furie contre peut-être 500,000, arrivant de l'autre rive ; car c'était surtout du côté des Invalides que toute la foule s'était portée, et il n'y avait que ceux qui étaient tout près qui se doutaient de cette effroyable scène. Enfin la mêlée fut horrible, épouvantable ; mais la foule était si énorme qu'on ne savait pas ce qui se passait. Quoique je fusse près du pont, sur la place de la Concorde, je n'ai entendu qu'une vague rumeur et ce n'est que quelques heures plus tard que j'ai su ce qui s'était passé. Il y eut des gens littéralement écrasés sous les talons ; d'autres sautaient dans la Seine pour ne pas étouffer et cherchaient leur salut à la nage ; plusieurs se sont noyés ; d'autres encore ont été mourir dans une petite cahute près du pont, dans laquelle on en a retrouvé trois ou quatre. On a vu une femme monter sur le parapet et courir jusqu'à l'autre bout du pont sans tomber. D'autres ont voulu l'imiter et se sont noyées. Enfin, quand on a pu débarrasser le pont, on trouva une vingtaine de cadavres, parmi lesquels ceux de quatre petits enfants. J'ai vu plusieurs de ces victimes ; l'aspect en était horrible tant elles étaient couvertes de meurtrissures. Après cette horrible lutte, le pont était couvert de lambeaux d'étoffe, de chapeaux, de souliers, de jupes et de crinolines arrachées. Cette triste fin de fête a beaucoup impressionné tout le monde. »

Emma.

Près d'une petite église située dans un des quartiers de Paris, habités plus spécialement par la classe laborieuse, on remarquait dernièrement une longue file de calèches et de coupés, qu'entourait une foule de curieux, avides d'assister au défilé d'une

nocce. Ce défilé ne tarda pas à commencer, et un murmure approbateur s'éleva parmi la multitude, au moment où la jeune mariée, couronnée de fleur d'oranger et enveloppée d'un long voile de dentelles, sortit de l'église pour monter en voiture. Le marié, qui donnait la main à sa jeune compagne, exhortait en même temps, du geste et de la voix plusieurs invités, dont le costume annonçait des ouvriers, à s'installer dans les calèches qui leur tendaient leurs portières ouvertes. Quand tout le monde fut installé, les cochers firent claquer leurs fouets, les voitures s'éloignèrent, et les gamins d'applaudir, tandis que ceux d'entre les curieux qui ignoraient le motif des applaudissements donnés cherchaient à se renseigner auprès des habitants du quartier, lesquels racontaient à qui voulait l'entendre le récit suivant.

Une gentille couturière, Emma Z., orpheline à dix-huit ans, vivait sagement et tranquillement du produit de son travail, et dans tout le voisinage sa réputation de bonne conduite était si fermement établie qu'on l'avait surnommée « le Lys de la mansarde. » Or, autour du lys en question, on vit, par une belle matinée de juin, voltiger un papillon séducteur, sur la forme d'un riche Américain, qui après quelques lettres refusées, eut l'audace de se présenter chez Emma et de lui offrir 1000 dollars par mois pourvu qu'elle consentit à habiter un riche appartement qu'il était en train de faire meubler, boulevard Malesherbes. Emma sourit, et, pour toute réponse, frappa de son petit pied sur le carreau de sa chambre. Presqu'au même instant un jeune ouvrier parut : « Que désirez-vous, ma voisine ? — Mon cher monsieur Charles, depuis trois mois vous m'avez demandée en mariage et vous me pressez de vous donner une réponse que jusqu'à présent j'ai dû différer. Vous allez voir si j'ai eu raison ; car, aujourd'hui, voici monsieur qui vient m'offrir sa fortune à condition que je voudrais ne plus être une honnête femme... — Comment ! on a osé?... — Hélas ! oui, mais on s'est bien trompé, lorsqu'on a cru que j'accepterais la honte et l'argent ; car je préfère de beaucoup l'honnêteté et le travail ; ainsi voilà ma main ; vous pouvez aller faire publier nos bans, et reconduire monsieur jusqu'en bas. »

Ce qui fut dit fut fait : l'Américain fut éconduit, les bans publiés et le mariage eut lieu dans la petite église du quartier. Mais la veille des noces, le futur crut devoir apprendre à sa fiancée qu'il n'était nullement un simple ouvrier tapissier, comme on le croyait dans la maison et il lui expliqua comment M. Charles D..., l'un des plus jeunes et plus opulents propriétaires d'un des départements de l'Est, était devenu subitement épris d'une jeune ouvrière, qu'il avait rencontrée à la promenade ; l' amoureux avait surpris sa belle inconnue, et quelques jours après, avait loué un logement au-dessous de la mansarde du sixième, en se faisant passer pour un compagnon ébéniste.

Pendant plus de six mois il avait ainsi vécu près d'Emma, veillant sur elle, savourant le bonheur de la voir, et se fortifiant de plus en plus dans la résolution qu'il avait prise de l'épouser. On s'imagine aisément si la confiance de Charles D. fut bien reçue par sa jeune future et si cet heureux mariage, qui avait fait courir tout le quartier, fut célébré joyeusement au château de S., près Harbley, une magnifique propriété dont M. D. a hérité de ses père et mère, car il est orphelin ainsi qu'Emma.

(Le Siècle).

Dimanche dernier, un étranger et sa femme vont pour visiter le Musée du Louvre. Ils présentent un billet d'admission au suisse debout à la porte d'entrée.

— Aujourd'hui, dit celui-ci, le Musée est ouvert au public, on ne prend pas de billets.

— Quel dommage ! dit l'étranger à sa femme, nous qui partons demain !

Et tous deux contemplant d'un œil d'envie la foule des heureux qui entrent sans billet, puis ils s'éloignent en soupirant.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.